

Alexandre Torquet

Les Venins de la rose

ROMAN

Albin Michel

Premier acte

...car je vais mourir, je le sais.

Fais-moi transporter dans le jardin de l'abbaye, moine, en ce lieu d'où je puis contempler les flots de la Seine s'unissant à ceux de la mer dans la lumière mouvante de l'estuaire. Je suis maintenant prêt à avouer les actes que tu nommes mes crimes. Fais consigner d'abord le songe dont est venu tout le mal : cette vision d'épouvante m'a prédit l'avenir royal de mon fils Guillaume, surnommé par des méchants « le Bâtard » alors qu'il fut « le Conquérant ». Mais ce cauchemar m'a, je le crains, été inspiré par le démon qui rôde dans le monde pour nous perdre.

Le feu. L'âtre puanteur de la chair brûlée.

Tout a commencé cette nuit-là, la nuit de la Saint-Michel de l'an du Seigneur 1 026, dans notre ville de Falaise. Tirés du sommeil par l'appel affolé du tocsin, guidés par les cris et les lueurs palpitant dans l'ombre, mon père, mes deux frères et moi nous nous sommes rués vers le faubourg Saint-Gervais. C'était le troisième incendie de l'année, six maisons et l'église s'étaient embrasées. Sous le vent violent, une autre échoppe, un autre bâtiment étaient attaqués à chaque instant, vomissant flammes et fumée par leurs fenêtres.

Les Venins de la rose

Nous avons fait la chaîne pour acheminer l'eau de la rivière et celle des puits. Mais la rivière était éloignée, les puits rares... et que peuvent cent bras armés de seaux d'eau contre un fléau ayant entrepris de détruire une ville ?

– C'est le fournil de Lubin, le boulanger, qui a flambé d'un coup ! s'écriaient les uns.

– C'est plutôt quelque malveillant, un mécréant, qui aura bouté le feu ! rétorquaient d'autres.

– Écoutez ! s'écria quelqu'un.

Des hurlements résonnaient au plus profond de la fournaise. S'y mêlaient des meuglements, des mugissements effroyables accompagnés de coups, de heurts saccadés. Ce vacarme provenait de la demeure d'Arnoul L'Oison, un vieux maquignon sourd comme un pot, moins pourtant que ne l'était Sibylle, sa vieille. Tous deux avaient du bien et habitaient avec leur fils Roger, un innocent, une grosse maison près de l'église Saint-Gervais. Chacun se souvint qu'en prévision du marché prochain, une vingtaine de bœufs gras se pressaient dans leur étable. Méfiant, le vieil homme avait verrouillé et barré dès la nuit tombante portes et volets et, avec les siens, il se trouvait maintenant pris au piège, à l'étage de cette forteresse.

Bétail et maquignon commençaient à griller, d'où la répugnante odeur.

Quelques braves, la tête protégée d'un linge trempé, tentèrent de forcer l'entrée ou d'ouvrir l'étable. Mais, sous une pluie de flammèches, l'édifice risquant de s'écrouler sur eux, ils durent renoncer. Mon père lui-même essaya. En vain. La foule, qui jusque-là avait gémi, se taisait maintenant, stupéfiée de ces cris et de ces beuglements, angoissée de ne pas pouvoir répondre à ces appels à l'aide. Comme beaucoup, je sanglotais. Certains s'étaient mis à genoux. On récita l'invocation de sainte Barbe, patronne des brûlés, on chanta le *De Profundis* : rien n'y fit.

Les Venins de la rose

Alors commencèrent à résonner les coups de masse et de hache de ceux qui abattaient les maisons d'alentour, seule possibilité de circonscrire le sinistre. Enfin les appels se firent plaintes et cessèrent.

Lorsque l'aube se leva, le vent était tombé. Le feu s'était enfin calmé. Suffoquant, nous protégeant le visage de la fumée, nous avançâmes avec peine dans l'enchevêtrement des poutres noircies et des gravats incandescents.

– Gare le chevron, là ! criait-on.

À chaque instant, un écroulement se produisait autour de nous dans une gerbe d'étincelles. Dans les ruines de l'étable, un amas de carcasses se consumait encore dans la fumée étouffante et âcre. Fouillant les décombres de la maison, nous réussîmes enfin à dégager les trois corps calcinés, sarments convulsés et rétrécis, accrochés l'un à l'autre pour se protéger puisque nul ne leur était venu en aide.

– Foubert, dit à mon père l'échevin Matthieu l'Ancien, apparu quand tout était fini selon la coutume des magistrats municipaux, tu nous fourniras demain matin trois peaux de bœuf pour ensevelir ces malheureux. Ce sont des notables, Arnoul était marguillier de sa paroisse, ils méritent des obsèques dignes.

Mon père était tanneur et la coutume voulait alors qu'avant d'être inhumé, le corps des notables soit cousu dans le cuir. Mes frères, Osbern qu'on surnommait le Louche du fait de sa disgrâce et Gautier, le rouquin, durent donc travailler tout le jour à ses côtés avec acharnement. Il me fallut me joindre à eux.

– Arlette, avait grondé mon père, assez musardé ! Viens ça !

Des volutes de fumée roulaient encore sur la rivière et le remugle de bétail cramé empestait tout le pays, l'emportant

Les Venins de la rose

presque sur celui de la tannerie. Il fallut gratter les peaux, les sécher, les presser avec soin à la sortie du bain d'écorce de chêne où elles étaient conservées et terminer tôt l'ouvrage : nul ne pouvait imaginer ce cuir pour défunts mal préparé, ni nous demander d'achever notre ouvrage à la chandelle : à un quart de denier la livre, le suif était trop cher.

Ainsi, la puanteur et le feu se retrouvent tout au long de mon histoire. Aussitôt la purée de fèves et le pain trempé du souper avalés, je me suis précipitée dans le lit que je partageais avec mes deux frères. À seize ans, j'étais leur aînée et, souvent, je devais d'une taloche faire taire leur tapage et calmer leurs batailles lors du coucher. Mais ce soir-là, nous n'en pouvions plus et lorsque nos parents vinrent s'allonger dans le lit voisin, puis quand mon père souffla la chandelle, nous dormions à poings fermés. Et aussitôt...

... Je marche à pas pressés dans une forêt, celle de Gouffern. Elle s'étend à une lieue de la ville et je la connais bien. Le fourré apparaît plus épais que de coutume, la cime des arbres cache le ciel et la pénombre règne dans le sous-bois. Aucun chant d'oiseau ne résonne, un silence insolite, teinté de brume, pèse sur moi. J'ai peur, je devine ce qui va advenir. Car commence à se tordre en moi le mal profond, familial. Il s'assoupit pour reprendre plus aigu, s'adoucit de nouveau et de nouveau se manifeste plus pénible encore. Je tombe, me tenant le ventre à deux mains. Comme toujours, j'implore sainte Herleue la martyre, ma patronne, saint Érasme aussi qu'on invoque pour les maux d'entrailles. Rien n'y fait et, soudain, je vois, oui je vois jaillir de mon sexe, d'entre mes cuisses, une branche vigoureuse. Elle grossit, se développe par saccades, grandit par pénibles et rapides secousses, se couvre de rameaux, devient un tronc immense dont le faite, dépassant la cime des chênes de la forêt, se perd dans la brume du ciel. Brisée, écrasée par ce géant issu de moi, je m'épouvante d'apercevoir

Les Venins de la rose

à l'extrémité de ses rameaux des visages hautains et sévères, triomphants ou grimaçants, ensanglantés souvent ou blêmes de l'horreur des supplices. Ces personnages étranges entrevus dans les ombres fantastiques du lointain portent tous une couronne royale d'or, étincelante de pierreries. La douleur et sa sœur la terreur m'étranglent, ma bouche grande ouverte n'émet aucun son...

Je hurlai, assise dans le lit, je hurlai sans cesse. Ma mère surgie là m'embrassa tendrement, baisa longuement mon visage humide de larmes puis m'entraîna dans sa propre couche, à côté de mon père, en répétant :

– Paix, petite Arlette, paix, tu vas les réveiller !

Blottie dans la chaleur de son corps, je retrouvai un peu de calme. Mon tremblement s'apaisa. Cet effroyable songe avait hanté déjà plusieurs de mes nuits mais jamais avec autant d'intensité ni de douloureuse précision. Je me promis de tout faire pour en être débarrassée. Alors, selon sa coutume, ma mère murmura à mon oreille des paroles apaisantes.

– Moi aussi, autrefois, j'ai eu des menstrues douloureuses ! soufflait-elle.

Je le savais bien, j'aurais à me garnir car mes époques arrivaient, mais cet atroce déchirement était autre. Ma mère me rappela aussi ma terreur d'enfant devant la peinture ornant un mur de notre église, m'affirmant que c'était l'origine de mon mauvais rêve : y était figuré un petit homme couché sur le côté droit dans son sommeil et dont un arbuste, sortant de la hanche gauche, portait de mignonnes figurines jouant de la harpe ou de la viole. Ces marmousets issus de leur personnage au sommeil tranquille n'étaient que broutilles à côté de mes épouvantables masques ensanglantés.

Je fis mine de me rendormir et attendis l'aube, décidée à ne jamais plus laisser cette horreur m'envahir. Mes parents se levèrent avant le jour, alors que résonnait la cloche de matines, mon

Les Venins de la rose

père devant aller ensevelir les morts brûlés dans les peaux tannées. Osbern, Gautier et moi, nous sortîmes du lit à l'aurore. Mes frères commencèrent à se battre : comme je n'avais pas le cœur à les séparer, ils cessèrent, décontenancés. À l'étonnement de ma mère, je coiffai mon bonnet du dimanche et passai sur ma belle robe mon tablier de dentelle. Puis, sous le prétexte d'aller chercher du lait, je pris le chemin de la forêt de Gouffern : le moulin où résidait ma marraine était situé à l'orée de cette forêt.

– Comme tu es belle, petite Arlette, dans la fraîcheur du matin ! Quel bonheur de te recevoir ! Mais pourquoi cette folle course et ce front de souci ?

Ma marraine, la cousine de mon père, habitait seule dans le vieux moulin. Je vois encore sa silhouette rondelette, j'entends le chant claudicant de ses sabots. Gaucelme son époux avait été pendu onze ans plus tôt pour crime de braconnage dans le domaine ducal et elle, sa complice, marquée alors au visage comme voleuse. Elle avait pris l'habitude de ramener son voile, le voile noir des veuves, sur ce visage supplicié, non qu'elle eût honte de son prétendu crime, mais par une sorte de pudeur. Ainsi, le regard de ses yeux bleus de lavande attestait seul de sa douceur et de sa bienveillance.

Certains voyaient en elle une sorcière : il n'en était rien, elle n'avait pas commerce avec Satan, n'avait pas le pied fourchu et ne se rendait pas au sabbat. Seulement, elle pratiquait la bonne magie, connaissait les plantes de la forêt, les incantations et les invocations aux saints : on venait donc la consulter de loin pour toutes sortes de maladies, surtout les maladies des femmes.

Au fond d'une pièce basse, sombre et fraîche, contiguë à la chambre où les meules écrasaient autrefois le grain, elle versait

Les Venins de la rose

du lait dans le puits creusé au milieu d'une jatte de farine. Un clair feu de bois brûlait dans l'âtre surmonté d'un four à pain. Le grondement de la roue du moulin tournant sous le flot de la rivière l'obligeait à hausser le ton.

– Ne reste pas là, prononça-t-elle après m'avoir serrée contre sa forte poitrine. Laisse tes sabots à la porte et viens-t'en t'asseoir sur cet escabeau devant moi. Et puis, prends une de ces petites nourolles que je viens de cuire pour toi : je t'attendais.

Le parfum des gâteaux encore chauds et le rire bienveillant d'Engrace me rassuraient. J'avais en elle toute confiance : elle n'avait pas d'enfants et se comportait avec moi comme une autre mère. Et si son visage mutilé entrevu effrayait certains, beaucoup l'affectionnaient ainsi que moi, confiants dans sa bonté et dans sa science.

– Ainsi, prononça-t-elle, apitoyée, lorsque je lui eus fait le récit de ma nuit, cet affreux songe et ces maux d'entrailles t'ont mise hors de toi ? Ce ne sont pourtant pas là grands troubles, à côté des incendies, des pestes et des massacres dont nous sommes accablés ! Au fait, as-tu été informée des changements survenus ici depuis la mort du duc ?

Le prêtre de notre paroisse nous avait appris le décès du duc Richard le Second, le mois précédent. Son fils aîné, nommé Richard lui aussi et donc Richard le Troisième, lui avait succédé. Et Robert, le frère de ce nouveau duc, avait reçu en apanage le comté d'Exmes avec la ville de Falaise. Il résidait depuis quelque temps au château.

– L'as-tu aperçu, notre jeune comte ? murmura-t-elle.

Elle s'était tournée vers moi et demeurait immobile, la cuiller de bois levée, me regardant fixement. Elle avait un peu écarté son voile et je devinais le teint livide de son visage bourrelé de cicatrices, un visage de craie tachée de sang, un aspect de cauchemar. Ses yeux prirent soudain une fixité insolite, une étrange

Les Venins de la rose

teinte grisâtre les rendant semblables à ceux de certains aveugles ou de statues de pierre. Elle était devenue autre. Je frissonnai.

Non, je ne l'avais pas vu, mais je racontai ce dont toutes les filles du village jasaient : si ce seigneur partant chasser au milieu de ses valets et de sa meute semblait beau et bien fait, il portait la tête haute et ne jetait pas même un regard aux vilains ni aux manants assemblés sur son passage. Et puis, j'avais entendu le prêtre de la paroisse répéter à mi-voix que ce jeune Robert, âgé seulement de dix-sept ans, était un pendard, plus pillard encore que son père le feu duc, ne respectant pas les biens de l'Église, sans pitié pour les pauvres et les veuves, bref un mauvais sujet.

Elle posa la cuiller, s'essuya les mains sur son tablier et s'assit.

– Ce prêtre, murmura-t-elle, semble avoir plus de sens que je ne l'imaginai. Mais approche-toi, enfant, et dis-moi ce que tu désires, car je peux te satisfaire : souhaites-tu oublier ce songe et faire que jamais plus il ne vienne te hanter ? Ou bien désires-tu en connaître le sens ?

J'avançai l'escabeau. Elle me dominait, masque hideux au regard fixe et vide posé sur moi, semblant voir au-dedans et même au-delà de moi. J'avais peur de cet être insolite. Les paroles qu'elle chuchotait maintenant s'inscrivaient en moi, comme gravées. Je murmurai que je souhaitais d'abord savoir.

– Tu veux savoir ? Eh bien tu sauras ! Comprends donc, enfant, que ce rêve du prophète Jessé, décrit dans la Bible et dont tu as vu l'image dans ton église, signifiait la promesse de la divinité de faire sortir de ce patriarche une descendance innombrable de rois et de reines. Sache que Bethsabée la mère du roi Salomon, Hilda, celle de Sven à la Barbe fourchue, Berthe, celle de l'empereur Charles le Grand firent des songes identiques : leur dieu les gratifia toutes d'une postérité royale.

Les Venins de la rose

Se rapprochant encore, elle marmottait presque maintenant comme une menace ces mots à peine compréhensibles :

– Apprends que toi aussi tu es destinée à devenir l'aïeule d'une longue dynastie de rois et de reines sortis de ton ventre ! Ils porteront la couronne dans la gloire ou dans la souffrance et régneront, eux, jusqu'à la fin des temps. Cette prophétie se réalisera que tu le veuilles ou non. Là est ton destin !

Suffoquée, terrorisée d'entendre une telle sentence quand j'étais venue chercher un remède contre les maux d'entrailles et les cauchemars, je me mis à sangloter à gros soupirs. Et soudain, se masquant de nouveau, Engrace retrouva sa bienveillance et son regard sa clarté.

– Cesse donc ces pleurnicheries, dit-elle avec un bon rire, elles ne conviennent guère à la majesté royale que tu porteras bientôt en toi. Et écoute : cette prophétie se réalisera, que tu le veuilles ou non, c'est vrai. Mais il ne tient qu'à toi de la voir s'accomplir dans la joie ou dans le malheur. Le chemin de ton destin est tracé, mais toi, tu conduis la carriole. Il t'est impossible de sortir du sentier difficile, mais tu peux tenir les rênes avec plus ou moins d'habileté, t'écarter ou non des ornières et des pierres. Comprends-tu ce que je te dis ?

Je haussai les épaules, n'y entendant goutte. Elle soupira :

– Tu n'es pas bien futée mais au moins, faute de les comprendre, que ta mémoire retienne mes paroles. Moi, je te conseillerai et je veillerai sur toi. Maintenant, montre-moi tes jambes.

Elle dut répéter son ordre avant de me voir relever mes cottes jusqu'aux genoux.

– Plus haut !

Elle hocha la tête, satisfaite.

– Bien. Tu vas faire ce que je vais te dire, et tu le feras exactement. Je t'aiderai par les moyens dont je dispose. Et d'abord, tu vas t'asperger du contenu de ce flacon : ce vin herbé

Les Venins de la rose

fera disparaître la détestable odeur de suint et de purin qui t'accompagne mieux que le ferait ton passage aux étuves. Bois ce qui ne t'aura pas servi : pendant vingt-huit jours, nul ne pourra résister à ton charme. Et puis...

Je vécus cette journée dans l'angoisse et ne fermai pas l'œil de la nuit. Pendant les obsèques des malheureux brûlés, j'étais terrorisée par la personnalité jusque-là ignorée de la meunière, hantée par son visage au regard de pierre. Je me sentais inquiète de l'avenir pénible entrevu, séduite pourtant par son aspect glorieux. Je doutais de la vraie nature de ma marraine. Maintenant, alors que les vagues du temps ont déferlé sur moi et, désarmant ma naïveté, émoussé la pointe de beaucoup de mes certitudes, je crois qu'Engrace était douée d'un simple don de clairvoyance. Et je suis persuadée qu'il est sans rapport avec les pratiques diaboliques des sorcières.

Vingt fois, j'essayai d'écarter de mon esprit ses prédictions et ses instructions. Toujours j'y revenais, désireuse de sortir de ma médiocrité, tentée par cet avenir éblouissant, persuadée de ne pas pouvoir y échapper mais confiante en mes capacités de tenir fermement les rênes pour m'y diriger à ma guise. Enfin, sur le matin du lendemain, je succombai à la tentation, je l'avoue, et je bus le vin herbé d'Engrace : ce fut là la plus grande de mes fautes, le plus grave de mes crimes.

Dans notre bocage normand, la fin de l'été est souvent douce, sous un soleil moins ardent, et beaucoup de plantes des champs donnent une seconde floraison. Ainsi que cela m'était prescrit, j'attendis que sonne au clocher l'heure de tierce pour descendre à la rivière, au pied de la haute tour du château, mon panier de linge sous le bras : au milieu de la matinée, chacun s'affaire

Les Venins de la rose

à son travail et nul ne me demanda pourquoi je n'utilisais pas le lavoir comme les autres.

– Où va-t-elle encore se mucher, celle-ci ? gronda pourtant ma mère.

Je me déchaussai et me troussai ainsi que cela m'était prescrit. Et, ainsi que cela m'était prescrit, au lieu de frapper le linge à coups de battoir, je le jetai dans l'Anthe. Entrant dans l'eau fraîche, je commençai à le fouler aux pieds sur la roche. La rivière en cet endroit est plus encaissée, le flot y coule plus rapide, au point que certains prétendent que les nippes s'y lessivent sans grand effort. Et puis, je chantai. Je chantais une ritournelle fredonnée autrefois par ma mère et qu'Engrace m'avait fait répéter :

*Amour est beau temps de la vie
Cure n'a de mélancolie
Partout où il est joie y porte
Les desconfortés reconforte
Et n'est seulement de l'ouïr
Fait-il les gens réjouir...*

J'étais douée alors d'une jolie voix : pour la fête des Rogations, je psalmodiais seule au milieu du chœur des femmes. Pressant donc le linge avec mes pieds comme si je dansais, gagnée par la douceur du moment et par le plaisir du chant, le dos tourné à la tour, j'oubliai presque le but qui m'avait été fixé. Puis, rien ne se produisant après un bon moment, je sortis de l'eau, mis à sécher mon linge lavé sur l'herbe car, en l'absence de mécréants dans la ville, on n'y craignait pas le vol. Et je rentrai à la maison de mon père.

Il en fut de même le second jour. Ma mère s'émerveillait de me voir lessiver le linge de toute la maisonnée quand, auparavant, j'étais toujours introuvable à l'heure du lavoir.

Les Venins de la rose

Le troisième jour, dans le temps où j'allais partir, je vis sortir des buissons Quentin, l'un des valets du jeune comte dont j'appris plus tard qu'il avait été guéri du haut mal par ma marraine. Un perpétuel rire idiot lui fendait le visage jusqu'aux oreilles qu'il avait fort grandes. Il me fit un signe de connivence et s'écria bien fort :

– Monseigneur t'ordonne de monter à l'instant !

Ainsi que cela m'était prescrit et à son apparent étonnement, je répondis sur le même ton que moi, ribaude je n'étais. Et je rentrai à la maison de mon père.

Au quatrième jour, il ne restait presque plus de linge à laver, le ciel se couvrait de nuages d'automne et la fraîcheur du matin était telle que ma mère m'interdit d'aller à la rivière. Je passai outre et repris mon ouvrage, foulant mes chemises en frissonnant et chantant d'une voix grelottante les joies de l'amour que j'ignorais. Je ne faisais que commencer lorsqu'il apparut.

Aussitôt, je compris que ma vie durant je n'en aimerais pas d'autre. Bien tourné dans sa cotte courte d'un bleu sombre et son surcot bleu ciel, botté de daim, il ne présentait pas cette beauté froide et grave qui n'est qu'ennui, mais plutôt une joliesse souriante, une piquante expression de fausse ingénuité. Son visage indiquait à la fois fermeté et douceur. Il m'apparut, dois-je le confesser, qu'il était homme à être mené du bout du nez par une femme un peu délurée. Une nuance de gaieté ou d'ironie plissait ses paupières lorsqu'il me tendit la main et me dit :

– Viens !

Il me fallut toute ma volonté, aidée par les objurgations d'Engrace, pour ne pas me jeter dans ses bras. Laissant là mon linge, je m'enfuis à toutes jambes. Il me poursuivit, crut m'atteindre, mais, pieds nus, j'étais alerte et légère et lui, rendu plus lourd par ses hautes bottes.

Les Venins de la rose

Sise au bord de la rivière, la maison du tanneur était toute proche. Je m'y précipitai, poussai la porte. Il était sur mes talons. Mon père, ma mère et mes deux frères se trouvaient alors réunis, récitant le bénédicité du dîner. Ils se levèrent d'un bond et se groupèrent dans le fond de la pièce, formant une sorte de cour de justice décidée à condamner le satyre prêt à faire violence à la faible enfant. Je me précipitai dans les bras de mon père.

– Que viens-tu faire céans, seigneur comte ?

La situation de Foubert, artisan modeste et nauséabond face à son seigneur, était délicate. Mais il éprouvait pour moi beaucoup de tendresse et, toujours, il me protégeait. De plus, comme une grande partie de la population de Falaise, il était décidé à ne pas tolérer les exactions ou les brimades du nouveau comte, resté sur le pas de la porte, les poings sur les hanches. Enfin, les voisins accouraient pour prêter main-forte, empêcher ce jeune seigneur d'abuser d'un pouvoir trop récent : personne n'admettrait plus dorénavant le droit de cuissage. Mon père donc, ses gros sourcils froncés, enjoignit sur son ton le plus sévère à ce jeune seigneur de retourner à son château et de ne pas s'imaginer trouver ribaude sous son toit.

Un silence lourd de menaces non formulées planait. Une expression de détresse inattendue apparut sur le visage devenu pâle du comte. Il semblait bouleversé et je compris alors que je ne lui étais pas indifférente. Enfin, il prononça d'une voix sourde :

– Que ta fille vienne à moi quand elle le voudra, Foubert, je l'attendrai autant qu'il lui plaira. Je suis prêt à lui donner ma foi.

Me donner sa foi ? Robert ne voulait pas me prendre pour épouse devant Dieu : ces grands seigneurs ne convoient en justes

Les Venins de la rose

noces qu'avec femme de leur rang, princesse ou duchesse. La future doit apporter en dot une province ou, au moins, une seigneurie comportant plusieurs châteaux et abbayes. Elle doit se tenir prête à engendrer de nombreux enfants pour perpétuer le lignage et, souvent bêtasse, c'est tout ce qui lui est demandé.

Moi, de dot je ne possédais autre que la puanteur de la tannerie paternelle dont les sortilèges d'Engrace m'avaient d'ailleurs débarrassée. Je ne suis point sotté et, si je souhaitais des enfants ressemblant à Robert, là n'était pas ma préoccupation du moment. Le jeune comte avait décidé de me recevoir dans sa couche en qualité de *frilla*, autrement dit de concubine officielle et révocable, selon la coutume des seigneurs normands. Venus du Nord deux cents ans plus tôt, ceux-ci avaient reçu en échange de la paix la riche province appelée dès lors la Normandie et y avaient implanté leurs usages, dont celui-ci était encore souvent pratiqué.

J'avais fixé mon entrée au château à la fête de la Saint-Wilfrid, évêque, dix jours plus tard. Mon père en avait avisé monseigneur le comte. Ma mère avait beaucoup larmoyé.

– Ce délai est bien trop court pour préparer ton trousseau et t'instruire des choses de l'amour ! avait-elle gémi.

De ces choses-là comme de bien d'autres, je m'instruirai par moi-même, avais-je pensé.

Selon ma décision, je me présentai à la poterne dans l'après-midi du jour dit, à l'heure de none sonnée. J'étais montée sur une haquenée pommelée, coiffée du voile de dentelle pourpre des vierges, vêtue d'une longue cotte et d'un manteau de drap d'Elbeuf écarlates et chaussée de mignons souliers de la même couleur mettant en valeur la cheville que j'ai fine. Mes deux frères tout impressionnés, vêtus eux aussi d'écarlate, me servaient

Les Venins de la rose

de pages. Selon la consigne, Osbern le Louche se cachait l'œil droit, le plus laid. Mon père, sachant que je les lui rendrais au centuple, avait emprunté la somme de quatorze deniers pour me permettre une entrée somptueuse dans le monde. Et toute la population de Falaise massée au long des rues, les filles mes compagnes au premier rang, criait Noël d'assister à un tel prodige.

Pour la première fois de ma vie, j'entrai dans la cour du château. Sans le montrer, j'admirai l'élégance de cette construction à la fois massive et légère, si différente des mottes de terre couronnées de constructions de bois où siégeaient alors les seigneurs. La pierre de Caen récemment taillée lui donnait une belle teinte blonde, chaude, une teinte de miel imprégnée de soleil comme si elle en avait capturé les rayons. À mon étonnement, plusieurs chariots aux courtines de cuir comme en utilisent les grands pour faire voyager leur famille étaient là. Des archers formaient une haie d'honneur sur mon passage et, sortant du bâtiment, le comte, couronne en tête et visage illuminé de joie, s'avancait vers moi.

Il m'aïda à descendre de cheval. Je sautai dans ses bras. Puis, ma main posée sur son poing, nous entrâmes.

— J'ai tenu à ce que ma famille assiste à cet événement, prévint Robert. Tout ce qui est noble dans le duché est là.

Jamais je n'avais vu si grande et si belle salle. Six forts piliers supportaient les voûtes. Je remarquai les hautes et étroites fenêtres masquées de rideaux de velours bleu. Pas moins de douze torches illuminaient les peintures murales. Elles représentaient des scènes de chasse, des banquets où des jongleurs faisaient leurs tours devant seigneurs et dames, enfin, la vie qui maintenant serait la mienne. L'ocre rouge et jaune, le blanc et le gris employés là leur donnaient une chaleur et une vie telles qu'on aurait pu croire leurs personnages prêts à descendre de leur fresque pour se mêler à nous. Plusieurs lampes dont

Les Venins de la rose

aucune fumée ne se dégageait étaient suspendues au plafond. Sur le sol, des brassées de feuillage et de glaïeuls. Le long des murs, sur des planches posées sur des tréteaux, des hanaps, des coupes, des cuillers et des couteaux d'argent, des écuelles vernies, luisaient. Et dans le fond devisait un groupe de personnages.

– Monseigneur Richard le Troisième, mon frère, cinquième duc de Normandie, me souffla Robert. Fais une révérence, mais pas trop profonde.

D'emblée, je fus stupéfaite de la médiocrité de Richard, basset aux jambes torses, rouquin au cheveu rare dont un tic déformait à chaque instant le visage. La couronne ducal trop grande lui descendait jusqu'aux sourcils et la main couverte de poils qu'il tenait posée sur la garde de son épée évoquait la patte d'un ours. Je me demandais comment Robert, si attirant, pouvait avoir pour frère un tel épouvantail. Je n'en dirai pas plus sur son compte pour ne pas faire offense à la charité mais je ne décris que le quart de la vérité.

Il ricana à ma vue quelques mots que je ne compris pas et j'allai avec soulagement faire la révérence au suivant.

– Monseigneur Robert l'archevêque, mon oncle, le frère du défunt duc mon père. Il est archevêque de Rouen et comte d'Évreux, murmura Robert. Une demi-révérence seulement.

Ce personnage de grande taille semblait bien nourri et portait haut son double menton. Son visage était coloré et son verbe bruyant. Il faisait de sottes et vulgaires plaisanteries dont lui seul riait bien fort. La couleur de sa longue robe à traîne tirait sur le pourpre et il tint à me faire baiser l'anneau qu'il portait à l'index droit.

– Je te bénis, petite enfant ! s'exclama-t-il en esquissant le geste correspondant lorsque je me fus acquittée de ce devoir.

– Il souhaite devenir cardinal, m'expliqua Robert à voix basse, mais le pape n'accorde pas facilement le chapeau aux

Les Venins de la rose

hommes mariés. Et lui, s'il n'a qu'une femme, a trois enfants. Passons.

La personne suivante m'emplit d'étonnement.

– Dame Papia, ma marâtre, prévint Robert. Petit salut.

Après le décès de la mère de Robert et de Richard, la duchesse Judith de Bretagne, leur père, m'avait-on dit, avait pris une frilla originaire du Cotentin. Elle apparaissait comme une boule de graisse d'une rondeur presque parfaite enveloppée d'une cotte vert pomme. Au milieu de son visage lunaire m'observaient deux yeux noirs brillants de méchanceté, immobiles, vrillés dans leur orbite blafarde – des petits yeux de truie. Il me sembla d'ailleurs deviner sous son voile des oreilles pointues de cochon. L'idée me vint que je l'avais déjà vue : c'était sur le deuxième chapiteau du chœur de notre église où est représenté Blalac, l'horrible démon de la gourmandise et de la luxure

Elle ricana, puis me tourna le dos pour s'entretenir avec l'archevêque. Et, parlant sans aucun doute de moi, elle se pinça le nez comme pour éviter quelque puanteur, allusion évidente à la profession nauséabonde de mon père. J'étais au bord des larmes.

– Pourtant, je ne porte plus odeur ! murmurai-je à l'intention de Robert.

– C'est vrai. Ignore ce monstre, il est vénéneux, gronda-t-il.

Il me présenta ensuite à une vingtaine d'autres seigneurs et dames. Parmi eux, un ours, un véritable ours d'au moins six pieds de haut, vêtu de peaux de bête et à qui une épaisse toison rousse bouclée masquait le visage et le crâne. Il explosa d'un rire fracassant et mâchonna quelques mots dans une langue gutturale à ma vue.

– Harald, un lointain cousin, le frère du roi Olaf de Norvège, expliqua Robert. À treize ans, malgré son aspect, il n'est pas méchant, bien que ses exploits l'aient déjà fait surnommer Har-drada. C'est-à-dire l'Impitoyable...